

L'Alsace et le bilinguisme : Une ouverture vers l'interculturalité

François Weiss

Attaché linguistique, Expert au Conseil de l'Europe
Vice-président de la Société des Amis de la Culture Bilingue en Alsace



Synergies Pays germanophones n° 1 - 2008
pp. 89-95

Introduction/Résumé : *L'allemand dialectal d'Alsace régresse régulièrement et de façon apparemment inéluctable depuis 1945 pour des raisons historiques, sociales, psychologiques et politiques qui ont souvent été analysées et expliquées de façon plus ou moins convaincante. N'oublions pas que « la français est la langue de la République » et hors de là point de salut ! Et les Alsaciens ont été, en grande partie, co-responsables du déclin pour ainsi dire programmé de leur langue maternelle.*

Toutefois on assiste à un renouveau, grâce à l'enseignement bilingue paritaire. Depuis une vingtaine d'années, différents groupes de parents, d'éducateurs, d'enseignants se battent pour l'introduction du bilinguisme paritaire (13 heures de français et 13 heures d'allemand) en Alsace dans l'enseignement privé et dans l'enseignement public dès l'école maternelle.

Actuellement, 6% des écoliers alsaciens profitent de cet enseignement (environ 17000). Il faut bien dire que le rectorat, sans être directement hostile à cet enseignement, ne l'encourage guère! Officiellement, un site paritaire ne peut être ouvert qu'à la demande des parents et il faut un minimum de 15 élèves pour ouvrir un tel site. Dans un ouvrage récent, Anémone Geiger-Jallet ¹ établit un état des lieux de l'enseignement bilingue dans différents pays et dans différents systèmes d'éducation, et en particulier dans celui de la Région Alsace.

L'enseignement - apprentissage bilingue est, à mon avis, une excellente option éducative dont devrait pouvoir profiter chaque écolier et qui pourrait être basée sur « les cinq piliers » du bilinguisme, à savoir : 1-la précocité, 2-l'intensivité, 3-la continuité, 4-la valorisation et 5-l'interculturalité.

Mots-clés : *Bilinguisme, apprentissage précoce, enseignement intensif, apprentissage continue, valorisation linguistique, interculturalité*

Abstract : *The German dialect in Alsace has been steadily losing ground since 1945 due to political, social, psychological and historical reasons that have been more or less convincingly analyzed and explained. Let us not forget that "French is the language of the Republic" and there was no salvation beyond that. The Alsatians have themselves been equally responsible for the decline of their mother tongue.*

However a change has taken place thanks to bi-lingual teaching. For the past 20 years, different groups of parents and teachers have been fighting for the introduction of a bi-lingual teaching programme during which equal teaching hours are shared by both

languages (13 hours in French and 13 hours in German) in Alsace, in state and private schools from kindergarten onwards. Right now 6% of school boys and girls in Alsace receive this tuition (about 17000). The Rector's office, without being openly hostile, is not very encouraging either. Officially such a bi-lingual teaching programme cannot be undertaken unless expressly asked for by the parents of students and with a minimum of 15 per group.

In a recent book, Anémone Geiger-Jallet¹ undertakes a study of the places where bilingual education is offered in different countries and within different educational systems, and in particular in Alsace. In my opinion, bi-lingual teaching is an excellent option that every school child should receive. It is based on the "5 pillars" of bi-lingualism i.e. early tuition, intensiveness, continuity, appreciation and recognition and finally intercultural exchange.

Key words : Bilingualism, early learning, intensive learning, ongoing learning, increased value of linguistics, crossculturalism

La précocité

On ne peut plus ignorer, depuis les avancées décisives des neurosciences, qu'il existe une période privilégiée dans une vie humaine pour la construction du langage; que le langage peut se construire à la faveur d'un code, de deux codes, voire même de trois codes, si les conditions sont données, que cette période ultra-favorable ne se présente qu'une fois dans une vie et qu'elle s'achève vers les sept ans (âge moyen) avec la stabilisation synaptique.

C'est à cette période de la vie d'un écolier que se situe la fin de vie des neurones qui n'ont pas été sollicités par une quelconque activité ou expérience ou mémorisation ou acquisition avant cet âge. Cette sorte de sclérose infantile n'a rien de pathologique: c'est le processus normal et le rythme normal de développement du cerveau, et en particulier des centres nerveux du langage. Mais cela ne veut pas dire que l'apprentissage d'autres langues est impossible après cet âge. On parle alors non plus d'acquisition, mais d'apprentissage, d'apprentissage scolaire guidé par un enseignant.

L'imagerie médicale la plus récente, l'IRMF (Imagerie à Résonance Magnétique Fonctionnelle)- on peut se référer ici, entre autres, aux travaux du Max Plank Institut de Leipzig et du Laboratoire d'IRM fonctionnelle de l'hôpital Memorial Sloan-Kettering de New York, ainsi qu'aux excellents livres du regretté Jean Petit, ce germaniste et psycholinguiste qui a tant fait pour faire progresser la cause du bilinguisme² - révèle que nous construisons trois zones principales dans l'acquisition du langage :

* l'aire de Wernicke pour tout ce qui relève du sens, du vocabulaire et de son stockage;

* l'aire de Broca pour l'ensemble des activités symboliques qui relèvent du domaine cognitif (réflexion, analyse, conceptualisation) ;

* l'aire de Déjerine, spécialisée dans la phonétisation (prononciation) et, plus tard, de l'écrit.

Or l'IRMf révèle que le bilingue précoce apprend sa seconde langue en sollicitant la même aire de Broca que celle construite en langue première. Tandis qu'après l'âge du langage, l'enfant doit se construire une 2ème aire de Broca à côté de la première.

Ce qui, dans l'image obtenue, donne une aire de Broca élargie chez le bilingue avec une zone centrale commune aux deux langues et deux sous-aires pour les acquis propres à chaque langue. Et à fur et à mesure que la maîtrise de la deuxième langue atteint le niveau de la langue maternelle, les deux aires se recouvrent.

A noter qu'une recherche récente du « Wellcome Department of Imaging Neuroscience » de Londres a révélé que les bilingues précoces avaient une structure neuronale plus dense que les monolingues ou que ceux qui ont appris une langue étrangère ultérieurement. En outre, l'on suppose, non sans raison, que cette relation entre la densité neuronale et certaines aptitudes linguistiques sont également bénéfiques pour d'autres apprentissages, comme le signale un article récent du Magazine « Der Spiegel » intitulé « **Zweisprachler haben veränderte Gehirnstruktur** » :

« Menschen, die zweisprachig aufgewachsen sind, haben im Sprachzentrum eine grössere Dichte von Nervengewebe. Wie britische Forscher heraus fanden, ist die Struktur der grauen Masse umso stärker verändert, je früher mit dem Erlernen der zweiten Sprache begonnen wurde. Vermutlich sei der Zusammenhang zwischen der Dichte der grauen Hirnsubstanz und bestimmte Fähigkeiten nicht nur für die Sprache, sondern auch für andere Bereiche nachweisbar, schreiben die Forscher. »

Effectivement, les retombées positives sur l'apprentissage de la langue maternelle, des mathématiques et d'autres langues, ont été mises en évidence par de nombreuses recherches concordantes. Ce qui compte pour les apprentissages précoces, ce n'est pas la vitesse d'acquisition, mais leur valeur formatrice qui, grâce à leur ancrage et leur profondeur, faciliteront les apprentissages ultérieurs.

A signaler également que les facultés acquisitionnelles pour une bonne prononciation sont à leur zénith pendant l'âge du langage. L'appareil phonatoire est encore très souple et les enfants sont capables de reproduire les sons nouveaux sans beaucoup de difficultés et surtout sans gêne, ce qui ne sera plus le cas, quand ils apprendront une autre langue plus tard. Pour profiter de cet « état de grâce phonétique », il est impératif que les modèles proposés aux élèves soient les meilleurs possibles, d'où l'importance du principe « une personne, une langue ».

Avant sept ans, c'est une entrée directe en langues, à la faveur des « câblages » premiers, il est permis donc de parler d'acquisition spontanée en situation, non volontaire et non pédagogiquement structurée.

Après l'âge de sept ans, il s'agit d'un détour par la langue maternelle pour en mobiliser les « câblages » en vue de la construction consciente, volontaire et structurée d'un nouveau code indépendant de la construction proprement dite du langage. Il devient alors préférable de parler d'apprentissage.³

Bien entendu, la précocité seule n'est pas une garantie absolue pour assurer la réussite d'une scolarité, mais elle en constitue un gage solide.

L'intensivité

L'enseignement extensif d'une langue étrangère, tel qu'il est pratiqué dans la

majorité des systèmes éducatifs (trois heures hebdomadaires), ne permet pas l'acquisition d'une véritable compétence de communication à la fin du cycle secondaire, en particulier dans le domaine de l'expression orale. Mais est-ce vraiment surprenant, lorsqu'on constate que la production orale d'un élève du secondaire est de moins de trente secondes au cours de chaque heure d'enseignement comme l'a prouvé une étude récente ? (DESI, Zentrale Befunde der Studie Deutsch Englisch Schülerleistungen International DIPF 2006). Une enquête similaire du Conseil de l'Europe est arrivée à la même et triste constatation que les bacheliers « *étaient incapables d'avoir une conversation suivie* » avec un camarade de leur âge. Ceci n'est pas étonnant quand on considère l'expression orale telle qu'elle est pratiquée dans le cadre de la salle de classe. Sans doute actuellement, avec les méthodes communicatives qui mettent l'accent sur l'expression orale, les résultats sont plus satisfaisants.

Bien entendu, l'enseignement bilingue par son caractère intensif pallie le manque d'exposition à la langue et de maniement de la langue. Cette intensivité est également nécessaire pour compenser l'absence de cette langue dans le milieu familial ou géographique.

A noter aussi que le statut de la langue change considérablement aux yeux des élèves lorsque la langue n'est plus simplement une matière comme les autres mais qu'elle est langue véhiculaire et vecteur d'enseignement tout comme la langue maternelle.

La continuité

Seules, la précocité et l'intensité d'un enseignement d'une langue vivante ne suffisent à assurer le succès du bilinguisme. Il faut qu'il y ait un passage harmonieux entre les différents cycles et les différents établissements scolaires.

Il semblerait qu'en Alsace cette continuité est assurée entre les sections bilingues du primaire et ceux du collège et du lycée. Mais y a-t-il également continuité pédagogique entre l'école et le collège étant donné la variété des parcours proposés ? Avons-nous des enseignants suffisamment formés pour assurer cette continuité en tenant vraiment compte des acquis du primaire et en les valorisant ?

Qu'en est-il pour les écoliers qui ont suivi un cours extensif d'allemand et qui arrivent au collège ? Et encore une fois, est-ce que les professeurs des collèges ont vraiment connaissance de ce que leurs collègues du primaire ont enseigné ? N'ont-ils pas tendance à sous-estimer, voire à déprécier le travail de leurs collègues d'un cycle inférieur ? Je dirai de façon quelque peu provocatrice qu'il existe dans notre système éducatif « une cascade du mépris » retombant par paliers successifs de l'université à l'école maternelle. « *Si les étudiants sont nuls, c'est la faute du lycée, si les lycéens ont tant de lacunes, c'est qu'ils n'ont rien appris au collège et si les collégiens, etc. ...* »

Pour assurer cette continuité, il est indispensable d'harmoniser les programmes et la formation des enseignants. Pour nous en tenir aux langues, il est indispensable d'avoir un curriculum couvrant le primaire et le secondaire en se basant, par exemple, sur les travaux du Conseil de l'Europe et le Cadre Européen Commun de Référence pour les langues.

La valorisation

Pourquoi apprendre une langue qui semble peu prise, qui est de moins en moins parlée, que l'école rejette et que beaucoup d'enseignants considèrent encore comme un frein à l'apprentissage de « *la langue de la République* » ? Comment, dans ces conditions, motiver nos enfants à se lancer dans l'aventure du bilinguisme précoce si enrichissante et si exigeante à la fois ? Il faut avant tout que les parents, la famille, les enseignants soient convaincus de la valeur éducative unique que constitue l'apprentissage précoce d'une langue étrangère et de celui de l'allemand et notre dialecte en particulier. Je n'insisterai pas sur les raisons de notre « désamour » pour notre dialecte. Les parents, la société, nos hommes politiques, notre mentalité, nous sommes tous coupables, à quelques exceptions près ! Est-ce que nous ne souffrons pas tous d'un immense déficit dans la connaissance de notre histoire, de notre culture et notre civilisation régionales pour nous permettre de les valoriser ?

Les parents ont un rôle capital à jouer dans l'accompagnement des enfants dans leur scolarité bilingue comme dans leur scolarité tout court. Ils doivent chercher à motiver leurs enfants en montrant qu'ils ont une attitude positive envers la langue et la culture allemandes. Ils doivent favoriser le contact avec l'allemand, encourager leurs enfants à participer à des échanges transfrontaliers, à des voyages et à des séjours linguistiques, à s'inscrire dans des activités périscolaires, à trouver un/une correspondant/e, à regarder la télévision éducative allemande etc. Ils doivent essayer d'être à l'écoute de leurs enfants pour les soutenir de tout cœur dans cette entreprise éducative.

L'interculturalité

Si nous apprenons une langue étrangère, c'est bien entendu pour pouvoir la comprendre, la parler, la lire et l'écrire, autrement dit, pour être capable de communiquer avec ceux qui pratiquent cette langue. À côté de ces quatre compétences linguistiques de base, il y a une cinquième compétence qui me paraît aussi importante, sinon même plus importante que les quatre compétences mentionnées, il s'agit de la « compétence interculturelle ».

Effectivement, apprendre une langue étrangère, c'est entrer dans une autre civilisation, dans un autre mode de penser, d'agir, de se comporter. Ce qui est étranger est souvent perçu comme étrange, bizarre, un phénomène dont on se méfie et que l'on rejette ou dévalorise presque automatiquement. Nous réalisons très vite que nous avons des préjugés, des a priori, des idées toutes faites et nous versons facilement dans les clichés et les stéréotypes à l'égard des étrangers, à l'égard de ceux qui ne sont pas comme nous. Ne sommes-nous pas tous un peu chauvins, et particulièrement nous autres Français ? Il suffit par exemple de lire notre bonne presse après un événement sportif international comme le Championnat du Monde de football ou d'athlétisme au cours desquels le coq gaulois s'est égosillé en cocoricos interminables ! Cet ethnocentrisme et ce chauvinisme ne sont pas un apanage hexagonal, c'est en effet un « fléau universel. » Nous avons une relation ethnocentrée par rapport à l'autre qui se traduit par le fait de nier la diversité des cultures, par le fait de « *rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme dans laquelle on vit* » comme l'a dit Claude Lévi-Strauss dans un article (Race et histoire :

Anthropologie structurale 2. Paris Plon1973 p.383). Que pouvons-nous faire pour abattre ces barrières culturelles érigées par notre méfiance envers les autres et par la méconnaissance des autres ? Tout en acceptant le fait que nous avons ces à priori plutôt négatifs envers les étrangers, nous pouvons essayer de sensibiliser nos élèves aux différences, à chercher à les comprendre et à les accepter petit à petit. Il faut aussi chercher à mettre en perspective ces différences, à les relativiser et à valoriser les ressemblances. Il s'agit de développer des attitudes d'ouverture et d'accueil envers les autres et même d'aller au-delà de l'acceptation des différences et de la diversité - car dans la notion de différence il y a presque toujours un relent de méfiance voire de mépris - il faut sensibiliser nos élèves à la notion d'altérité. Apprendre à connaître l'autre, c'est accepter qu'il soit autre, qu'il ne soit pas comme moi, c'est essayer de le comprendre en se mettant à sa place en essayant de suspendre tout jugement de valeur sur les membres de la culture à laquelle l'autre appartient. Autrement dit nous pouvons essayer de leur faire comprendre la notion d'empathie nécessaire à la compréhension et à l'acceptation des autres.

En guise de conclusion

Grâce à une éducation bilingue et grâce à une pédagogie ouverte et équilibrée, nous pouvons contribuer à établir des ponts interculturels où chacun découvrira un supplément à sa propre culture et qui permettent l'élaboration d'une entente qui dépasse les différences sans nécessairement les effacer. Grâce à la découverte et l'acceptation des différences et de l'altérité, nos élèves seront à même d'être plus ouverts, plus flexibles, moins ethnocentriques. Ils pourront acquérir un autre cadre de référence qui leur permet de relativiser et de ne pas tout voir, juger, évaluer à travers le prisme déformant de leurs « lunettes » nationales et de pas devenir des adeptes de la pensée unique. Engageons-nous résolument et sereinement dans une éducation bilingue et persuadons-nous du bien fondé de notre démarche éducative et formative qui devrait contribuer à favoriser l'ouverture aux autres, à d'autres cultures, à d'autres façons de vivre et de penser pour que vos élèves, tout en restant Français et Alsaciens, deviennent de bons Européens et de véritables citoyens du monde, capables de vivre pleinement et sereinement dans un environnement pluriethnique et pluriculturel en ayant acquis ce que Anna Lietti appelle « **un sens civique planétaire** » ce qui, à mon avis, est une excellente définition de la compétence interculturelle.⁴

« *L'éducation bilingue apparaît comme une pièce maîtresse d'une politique éducative européenne véritable* » écrivions-nous il y a déjà plus de vingt ans dans la conclusion de notre thèse collective⁵. Et pour mettre en œuvre cette éducation bilingue « durable » que nous appelions de nos vœux nous stipulions que « *la promotion de l'éducation bilingue soit entourée de toutes les garanties scientifiques et politiques nécessaires pour ne permettre aucune erreur dans l'innovation.* »

J'espère que nous n'aurons pas été simplement la « Vox clamantis in deserto » et que les cinq piliers s'ancreront profondément dans nos mentalités et soutiennent fermement la construction d'un bilinguisme de bon aloi!

Notes

¹ Geiger-Jaillet, Anémone, *Le bilinguisme pour grandir ou le devenir par l'école*, l'Harmattan, Paris, 2005.

² Voir entre autres : Petit, Jean, *L'immersion, une révolution*, Jérôme Dentzinger Editeur, Colmar, 2001 ainsi que la plaquette publiée par L'institut Supérieur de la Langue Française : *Le don des langues s'acquiert*.

³ J'ai repris ici certains thèmes traités par Gilbert Dalgalian lors des conférences organisées par l'Office pour la Langue & la Culture d'Alsace pour l'information des parents désirant inscrire leurs enfants dans un site bilingue. Voir également son ouvrage *Enfances plurilingues. Témoignage pour une éducation bilingue et plurilingue*, Paris, L'Harmattan.

⁴ Lietti, Anna, *Pour une éducation bilingue*, Bibliothèque Payot, Paris, 1994.

⁵ Dalgalian, G., Lieutaud, S., Weiss, F., *Pour un nouvel enseignement des langues et une nouvelle formation des enseignants*, CLE International, Paris, 1981.